

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Gabriel ISPERIAN

Kamouraska

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1971, tome 67, p. 47-61

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

# *Kamouraska*

« *Retourne sur tes pas, ô ma vie...* »

Le hasard nous donne parfois d'avoir la main heureuse, parmi l'avalanche de livres qui se publient sans cesse et qui, souvent, il faut bien l'avouer, nous laissent sur notre faim. Tel sans doute n'est pas le cas pour un roman qui vient de paraître aux Editions du Seuil : *Kamouraska*, d'Anne Hébert, poétesse canadienne, née à Québec, en 1916<sup>1</sup>.

Cet article n'a aucune prétention, si ce n'est celle de vous inciter à lire une œuvre, tout à fait moderne quant au style, à l'écriture, mais qui dégage une poésie, une humanité, une profondeur éternelles.

Histoire banale s'il en est ! Des êtres, plongés par les événements dans une atmosphère étouffante ou désolée, et qui cherchent aveuglément, passionnément la vie, le bonheur. Elisabeth d'Aulnières épousera à seize ans le Seigneur de Kamouraska, Antoine Tassy. Trois ans plus tard, l'amour l'unira au docteur George Nelson, jusqu'à la suppression du mari, brutal, infidèle et gênant.

Le roman se compose de soixante-cinq séquences brèves, comme autant de moments parfaits, que l'on pourrait isoler, mais dont le contenu est indispensable à l'enchaînement romanesque. Pas de transitions : les scènes naissent les unes des autres, sans cicatrice. Ces récits simples et précis jouent un peu le rôle de fils qui tous convergent finalement vers cette fleur de feu et de sang — leur amour, leur crime — qui s'étale et gèle rouge sur une nappe de neige très blanche.

Le livre s'ouvre alors qu'Elisabeth est depuis dix-huit ans l'épouse de Jérôme Rolland, notaire de Québec, qui se meurt.

Dans sa scrupuleuse fidélité de dix-huit ans, cette femme n'a su, au fond, qu'être absente, « mon âme n'a pas encore rejoint mon corps » (10)<sup>2</sup> : la voici qui s'affole à la pensée de ne pas accompagner son mari jusqu'à la dernière minute et d'être livrée, par ce décès, au gouffre de ses

<sup>1</sup> Elle a déjà publié de la poésie : *Poèmes* ; des nouvelles : *Torrent* ; un roman : *La Chambre de Bois* ; quelques pièces de théâtre.

<sup>2</sup> Les chiffres entre parenthèses renvoient aux pages du roman.

songes. D'autant qu'à l'heure de l'agonie de Jérôme, elle prend conscience que son mari n'a peut-être jamais cessé de la mépriser — malgré les grossesses successives — de se méfier d'elle, de souhaiter enfin la vengeance du crime (15-16). Sans doute, honneur et vertu semblaient saufs, mais en fait, de part et d'autre, où étaient la vertu et l'honneur d'un authentique amour ? « Mon Dieu est-ce possible que rien ne s'efface en nous ? on vit comme si de rien n'était et voici que le poison au fond du cœur remonte soudain... » (27).

Après avoir fait connaissance avec les trois personnages principaux, nous analyserons deux « thèmes » qui paraissent très caractéristiques et nous tenterons de préciser ce qu'a de particulier l'écriture d'Anne Hébert.

## I. TROIS PERSONNAGES

### **Elisabeth**

« Seule l'attente d'une certaine lettre me bat dans les veines » (246) au rythme des pas d'un cheval là-bas traînant une charrette, dans le désert de la nuit (12)<sup>3</sup>. La voici doucement, fidèlement attentive au chevet de son mari agonisant. Mais toujours en flagrant délit d'absence (26, 38) ; qui pourrait la « ramener sur l'étroite margelle de ce monde » ? (25) qui pourrait l'assurer qu'elle ne sera point à nouveau complice de la mort ? (22).

A l'heure où Jérôme Rolland va mourir, Elisabeth, jusque-là protégée de sa discrétion et de sa bonté, réconciliée par lui avec le monde — du moins le croyait-elle — sent l'heure imminente, toujours écartée comme une ombre malfaisante, où le cauchemar va la disloquer et la dévorer. « L'épouvante se lève comme un orage ! Un homme plein de sang gît à jamais dans la neige. Je le vois là ! (...) Ah ! Jérôme mon mari. J'ai si peur ! » (30) « Si tu savais, Jérôme, comme j'ai peur. » (250). Épuisée d'angoisse, de fatigue et de sommeil, Elisabeth tente, vainement, de se raccrocher aux objets de la vie quotidienne, mais elle « n'est plus qu'une machine qui s'agite » (37). Car tout le réel, elle l'éprouve en communication souterraine avec un passé que l'angoisse rend toujours présent : « Anne-Marie ma petite tu trouves que j'ai le visage rouge ? Tu ne peux

<sup>3</sup> « Ce cheval est encore plus extraordinaire que vous ne pouvez croire (...) seul George Nelson lui-même pourrait évoquer devant vous la sensibilité profonde de cette bête, la complicité parfaite qui lui fait régler son allure puissante au rythme même du cœur fou de son maître » et aussi « sa beauté de prince des ténèbres » (169).

savoir comme ta remarque m'atteint et me tourmente. Ta petite voix d'enfant tire au jour une autre voix enfouie dans la nuit des temps. Une longue racine sonore s'arrache et vient avec la terre même de ma mémoire » (34-35).

Jérôme pour Elisabeth représente beaucoup plus que Jérôme ! Il est tout à la fois lui-même, et Antoine Tassy le premier époux qui renaît sans cesse de ses cendres (31) dans l'éclat sombre de l'autre amour — l'unique — de « l'amour noir » : le docteur George Nelson. C'est pourquoi elle désirerait tellement « désarmer le génie malfaisant des sons et des images » et « lui consentir quelques concessions minimales » certes, mais fatales ! (40) ; car évoquer l'amour noir seul, ne se peut : il en accompagne toujours un autre : « L'image d'Antoine tué va s'abattre sur moi. Me terrasser » (92). Contrainte de prendre quelque repos, Mme Rolland descend dans le sommeil, accompagnée de trois femmes, minuscules d'abord, « des espèces de petits êtres s'agitent entre mes cils » mais qui, rapidement, grandissent, « grandeur nature elles envahissent à présent la petite chambre... » et finissent par se dédoubler, en quelque sorte, car viennent se superposer à elles les trois tantes célibataires, « les saintes vieilles filles riches », les « trois petites Lanouette » (41-42).

Cette descente dans le sommeil est davantage une plongée dans le souvenir<sup>4</sup>, où flambe, écarlate, une rose rouge : celle de la tapisserie, celle du crime, celle du visage du docteur Nelson, celle enfin de la vie que s'obstinent à renier sa mère et ses tantes : « Surtout qu'on ne touche pas à mon métier de tapisserie ! Je ne pourrais supporter certain travail au petit point. Sur fond jaune une rose éclatante, inachevée ! Non, non, je ne puis supporter cela ! S'éveillent la laine écarlate, les longues aiguillées, le patient dessin de la fleur de sang. Le projet rêvé et médité, à petits points, soir après soir, sous la lampe. Le meurtre imaginé et mis en marche à loisir (...) — Adélaïde ma sœur, vous avez vu comme la Petite met du rouge sur son métier ? Ne trouvez-vous pas cela choquant ? Ne peut-elle pas s'en tenir au modèle ? Des teintes douces et passées... » (42, 43).

C'est ainsi que son enfance s'est déroulée au royaume de la solitude, du silence et de la mort : le sommeil lui permet d'y remonter avec au cœur l'incoercible aspiration de recouvrer l'innocence première, la vie paisible et lumineuse « dans un paysage d'enfance » (50), par-delà même sa propre enfance, dont le paysage est sourdement habité : « Depuis un instant il y a quelque chose qui se passe du côté de la lumière. Une sorte d'éclat qui monte peu à peu et s'intensifie à mesure. Cela devient trop fort, presque brutal » (50). « Toute ma vie dans son tumulte et sa fureur

<sup>4</sup> Où règne, en fait, la vraie vie : « J'ai l'air d'évoquer des esprits et pourtant c'est la vie même que je cherche » (127).

m'attend là, derrière les volets fermés de la rue Augusta. Une bête sauvage qu'on a enfermée et qui guette dans l'ombre pour vous sauter dessus... » (51).

Et la voici qui se regarde vivre, dans le sein de sa mère déjà en deuil, parmi ses tantes qui la trouvent insupportable de vie. Enfermée à l'intérieur d'un univers décoloré, figé, confit en dévotion : elle jure d'être heureuse, et s'élançe, ignorante et folle, vers le mariage. A seize ans, elle est liée « à un homme qu'(elle) n'aime pas » (70) et qui méconnaît toute fidélité. Alors commence une autre solitude dans le manoir de Kamouraska jusqu'au jour où ses tantes viendront la reprendre pour la conduire à Sorel.

Après l'avoir, par leur attitude et l'atmosphère qu'elles faisaient régner, jetée pour ainsi dire dans les bras d'Antoine, elles vont inciter<sup>5</sup> Elisabeth non seulement à quitter Antoine, mais à le faire disparaître.

A son retour, le premier geste d'Elisabeth est de prendre à son service Aurélie, avec laquelle elle cherche à poursuivre les entretiens tenus « dans la fraîcheur acide de (leurs) quinze ans » (61) : « Raconte! Raconte ! ta vie, tout » (103). Elle a soif de connaître la vie, l'amour, dans leur plénitude et non point leurs pâles ombres grimaçantes.

Puis un jour, Elisabeth demande un médecin et Antoine lui présente le docteur Nelson : « un camarade de collège à moi, perdu de vue depuis des années et que je viens de retrouver à Sorel » (107). Alors « mon mari m'abandonne. Je suis sûre qu'au fond il est d'accord pour que tout arrive » (108). A la deuxième visite du médecin, le feu déjà ravage Elisabeth qui jette ses bras autour du cou de George (112). Elle retrouve ou plutôt elle trouve la vie, grâce à ce regard plein de présence, un vrai regard d'homme : « Mais vous êtes blessée ? »

Tout à l'heure elle remontait dans son enfance, maintenant elle rejoint son amour, à travers une frontière redoutable : « Le meurtre et la mort retraversés. Le fond du désespoir touché. Que m'importe. Pourvu que je retrouve mon amour. Bien portant. Eclatant de vie. Appuyant si doucement sa tête sur ma poitrine. Attentif à un si grand malheur en moi. Se récriant avec indignation : « Mais vous êtes blessée ! » (115).

Le retour à l'enfance était volonté de recouvrer l'innocence, le souvenir de l'amour rejoint cette volonté de se faire « violente, pure, innocente » et de renaître à la vie « intouchée, intouchable sauf pour l'unique homme de ce monde, en marche vers moi » (117). Car tout son être sait que la vraie vie est ailleurs qu'au milieu de ses tantes, de sa mère et d'Antoine (133).

<sup>5</sup> « Quatre femmes vertueuses, et de bonne famille, sont convoquées pour condamner à mort Antoine Tassy » (97).

Mais le drame réside en ce que son amour pour Nelson la lie « toute haine épousée, dans une seule passion sauvage » (136) et dans la « joie des fous au bord du désespoir » (138).

Comme fils de tapisserie, se tissent des liens entre Elisabeth et George, grâce à un va-et-vient de billets portés par les bons soins d'Aurélié : ils s'enferment ainsi dans le dessin de leur passion, même à travers la distance (152-153). Insensiblement, le projet de tuer Antoine transparait, de le tuer dans le futur, certes, mais aussi dans le passé (148 ; 157 ; 149-150).

Vient le jour où Elisabeth commet l'imprudencé absolue : « ayant rompu avec le monde. L'absolu de l'amour et de la mort » (158 ; 170). Le meurtre d'Antoine prend le visage de l'amour dans son prolongement suprême (163). Aussi tout naturellement, Elisabeth va-t-elle suggérer l'idée d'envoyer Aurélié à Kamouraska, flatter la sensualité d'Antoine et l'empoisonner. La rupture avec le monde exige, aux yeux d'Elisabeth, qu'elle s'isole, seule à seul avec George, dans leur amour : « Bien établir la mort d'Antoine hors de notre portée, à toi et à moi. Conserver entre la mort d'Antoine et nous la distance nécessaire à la reconstitution de notre innocence (...). Et puis tu verras tout se déroulera dans un autre monde » (173, cf. 174).

Avec une irrésistible patience, ils s'exercent à ramener les quatre points cardinaux sur eux (182) : leur crime, ils l'accompliront telles des ombres « compatissantes, sans laisser de traces » (183).

Elisabeth n'est alors plus qu'une vestale de l'attente, derrière le voilage de la fenêtre de sa chambre, attendant le retour d'Aurélié, qui ne revient pas, puis celui du docteur : alors « désormais, entre nous, il y aura cet écran de verre et de gel. Ton visage déformé par le givre et la mort passera de l'autre côté du monde (...). Lorsque tu reviendras ce ne sera plus toi, ce ne sera plus moi » (189). Car Elisabeth aussi sera transformée « fleur de givre parmi les arabesques du froid dessinées sur la vitre » (196).

Elle semble souhaiter que George se délivre de son âme : « C'est si facile d'oublier son âme, tante Adélaïde, si vous saviez comme c'est facile » (161) et qu'il fasse passer dans le crime et le sang cet absolu qui le ronge (205). Mais elle ne comprend pas que cela les rendra étrangers l'un à l'autre : « Prier, avec un cœur qui se damne, pour que la nuit dure. Pour que jamais la lumière ne se fasse sur cet homme couché là, dans la nuit profonde. Prier, avec un cœur qui meurt, pour que jamais n'apparaisse à nouveau, devant moi, ne se lève devant moi, ne revienne vers moi, ne me tende les bras, ne me prenne dans ses bras, l'homme qui vient de tuer un autre homme. Dans l'anse de Kamouraska » (218).

Malgré cette hantise qu'ils sont l'un à l'autre, malgré un désir commun, ils sont désormais séparés, emmurés dans leur propre solitude, figés dans leur propre terreur (223 ; 218).

A travers cet épouvantable naufrage, survit le besoin irrépessible d'innocence (233), si bien qu'Elisabeth ne peut supporter, en son rêve, d'échanger un regard avec George de retour : « Qui ose répéter le mot " amour " et le mot " liberté " dans l'ombre sans mourir de désespoir ? (...). Nous nous embrassons pareils à des noyés » (241).

Les circonstances font qu'elle se croit — pire qu'en prison — abandonnée (244), morte déjà : « mourir une fois, deux fois, à l'infini, jusqu'à ce que ce soit la dernière fois. La vie n'est pas autre chose, après tout » (247). Morte parce qu'abandonnée ; morte parce que, la première peut-être elle a abandonné celui qu'elle aimait : « C'est moi qui vous ai poussé de l'autre côté du monde. (Je me suis retirée sur le bord de la soute, pendant que vous... dans l'anse de Kamouraska...) » (249) ; morte enfin dans la vie réelle parce que son « âme n'a pas encore rejoint (son) corps » (10), tout entière occupée à rechercher celui qu'elle ne reverra jamais : le docteur George Nelson.

## George Nelson

Très tôt privé de sa mère, chassé pour ainsi dire de la maison (avec son frère qui deviendra religieux et sa sœur qui sera ursuline) par un père dont la fidélité à la couronne d'Angleterre ne peut tolérer l'indépendance américaine, George sera partout et toujours « étranger et sans famille », protestant apprenant à devenir catholique, qui au collège<sup>6</sup> est moqué, hué, rejeté de ses camarades et battu de son maître, sauvagement. Assommé, il ne pousse pas un cri, ne laisse pas échapper une plainte : « Cette force indomptable vous fait totalement défaut, élève Tassy, vous fascine et vous blesse. Rien de commun entre les deux garçons, sauf le plus secret de leur âme. Une muette, précoce expérience du désespoir » (126).

Ce qui le rend foncièrement étranger, objet de méfiance et de peu d'amour, « plus loin que le protestantisme, plus loin que la langue anglaise, la faute originelle... cherchez bien... ce n'est pas un péché, docteur Nelson, c'est un grand chagrin » (128). C'est l'angoisse de la mort trop tôt connue sur le visage de sa mère, c'est la dureté inflexible de son père, c'est la cruauté des hommes.

<sup>6</sup> « Nous jouions aux échecs tous les deux. Il aimait perdre, je crois. Avec moi, il n'a jamais gagné, pas une seule fois, vous m'entendez ? » (122).

Voilà qui explique pourquoi il est un médecin qui voudrait « soigner tout le monde de force »<sup>7</sup> (121), pourquoi il ne peut supporter que cette femme, inconnue encore, l'épouse de son ancien camarade Antoine Tassy, soit l'objet de quelque brutalité : ce malheur deviné ne peut que faire se lever en lui le feu du désir et de l'amour, pour rétablir la justice initiale du vainqueur et du vaincu, car il a « juré d'être un saint ! » (129).

Mais cette « amère charité tourmente le docteur Nelson, bientôt le désespère plus qu'une meule pendue au cou » (142 ; 165). C'est que l'amour d'Elisabeth lui révèle mystérieusement l'impuissance de l'amour, de la pitié qui souvent touche à des malheurs de toutes parts la débordant (154). Cette bonté, cette tendresse totale dont il rêve, est ce royaume perdu que George voudrait réintégrer. Une tristesse croissante l'envahit, le soulève, le maintient éveillé à la lumière de la mort : à vaincre ? à donner ? (165)<sup>8</sup>. La mort à donner insensiblement l'emporte avec l'amour : peu à peu George s'enivre de fatigue, d'insomnie, de crainte et de jalousie et de visions (166). C'est à ce moment précis qu'il est mandé au chevet de Cathy, sa sœur ursuline, qui se meurt. Ce voyage de Sorel à Québec prend l'allure d'une répétition générale du voyage à Kamouraska : chaque fois, il se rend de Sorel à Sorel, par une rencontre avec la mort, sans prendre « la peine de se reposer, ni de faire reposer son cheval » (169). Demain ce sera l'abondance de sang, aujourd'hui ce qui prend une importance croissante, ce sont les ultimes paroles de Cathy, désespérée, impie, hurlant à son frère les mots mêmes que tout au long de sa vie lui adressera Elisabeth : « Sauvez-moi, docteur Nelson » (143 ; 170 ; 176). Si bien que lors de son retour à Sorel il est déjà un autre homme : « Ce terrible visage qu'il a, déjà... » (169)<sup>9</sup>. Visage de qui a ce goût de mort en lui et autour de lui, « la pourriture de l'automne jusqu'à la nausée » (171).

Ainsi, tout entre en une activité de pourrissement et de mort : la pitié, la terre, le monde, l'homme. « Les ornières sont profondes. La terre et le cœur se ravinent, d'un seul et même ravage. On ne saura jamais au juste où cela a commencé. Du côté de la terre sans doute. La campagne est rongée par l'intérieur. Un infime glissement de terrain, à l'origine, quelque part dans un paysage noyé de pluie, entraînant éboulis, inondations, torrents qui se déchaînent. Un pan de monde connu cède et s'écroule. (Vous ne vous connaissiez pas cette lâcheté, docteur Nelson ?) » (172-173).

<sup>7</sup> « La médecine choisie comme une vocation. La piété ouverte comme une blessure » (128, 154).

<sup>8</sup> Fasciné par la mort, il avait commencé par lutter contre elle, et maintenant elle devient une amie, pourrissante : « Tu dis que la pitié est pourrie à présent, et que c'est cela qui est irréparable » (149).

<sup>9</sup> Bien sûr que, dans la trame du récit, il y a là aussi une anticipation de la réalité dans le rêve qui « sait » déjà !



Tout, à ses yeux, n'est plus que dérision (175) y compris sa vocation à la sainteté : « Je suis un grand farceur » (177).

L'univers est soudain délesté, Elisabeth et lui agissent soudain sans effort, impondérables et légers, sans résistance, enfermant Aurélie dans leur belle histoire d'amour et de mort, lui promettant de la faire rêver comme elle n'a jamais rêvé de sa vie. Et Aurélie se trouve prise, tel un oiseau rouge et noir, capturé par les rites, les promesses, les ordres des deux amants.

Mais l'échec d'Aurélie — Antoine est de constitution solide — provoquera le départ de George « ... courant gaiement à l'épouvante et au meurtre sur un dangereux chemin de neige » (191). Noir sur blanc il s'enfonce dans une désolation infinie : celle du silence absolu sur la neige à perte de vue, comme un naufrage (184), celle de son angoisse, celle de sa solitude d'homme. « Voici l'approche vertigineuse de l'acte essentiel de sa solitude. L'aboutissement étrange de la lutte forcenée que George Nelson a menée depuis si longtemps contre la mort. Depuis toujours peut-être ? » (201). Il tuera avec violence, avec une sorte de frénésie démentielle (232), errant dans la neige et la nuit, « chantant à tue-tête pour couvrir une plainte sourde, dans le fond du traîneau, sous les robes de fourrure » (234), élaboussé d'un sang mystérieusement intarissable<sup>10</sup>, dont il ne parvient à se laver, qui gèle en lui et autour de lui sur la neige très blanche : et pourtant il ne pouvait s'agir que « d'un gallon de sang, environ, pas beaucoup plus, à verser » (190 ; 214 ; 216).

Il reviendra parfaitement désespéré, (248), dans un monde où tout lui paraîtra impondérable, irréel « jusqu'à cet amour fou qui semble tout à coup lointain, minimisé, exorcisé, en quelque sorte (...). Toute possession du monde devenant dérisoire... » (222-223). Ce sentiment d'irréalité universelle, nous le retrouvons chez Elisabeth : impuissance d'agir volontairement dans le cauchemar, mais aussi traduction de la détresse de se savoir abandonnée. « Je deviens translucide. Dénuée de toute réalité apparente. Dépossédée de toute forme, de toute épaisseur et profondeur. Toute réaction ou intervention, de ma part, est interdite d'avance. Retenue à sa source même » (212). « Me répéter que je suis morte (...). sans nom, ni visage. Détruite. Niée. Et pourtant quelque chose d'irréductible en moi s'élançait, hors de moi, lors même que je n'existe plus » (215).

## **Antoine**

Fêtard, paillard — au goût peu délicat, tout lui est gibier : y compris les soubrettes, les prostituées, les simplettes qu'il se plaît à vêtir du linge

<sup>10</sup> « Moi, médecin, je jure que ce n'est pas naturel. Tant de sang dans un corps d'homme » (240).

fin de sa femme — il écoute cependant « monter cette voix destructrice en lui. L'envers de sa joie bruyante, la voix aigre et souveraine de son désespoir » (86)<sup>11</sup>. L'habite, comme George, la hantise de la mort, une tentation l'accompagne toujours : celle du suicide. Un jour, il tire une balle dans le miroir où il se regarde (87)<sup>12</sup> ; une autre fois, il invite Elisabeth à se pendre avec lui, à la même corde : c'est qu'il est « né perdant » (129)<sup>13</sup>.

Son père est mort. Sa mère ne l'entoura que de silence, de dureté et de faiblesse : nulle présence, nulle chaleur, nul don de la personne. Epoux d'Elisabeth, à Sorel, il sera à peine toléré, objet de scandale et de mépris. Il ne connaît pas — faible qu'il est — la sombre ténacité, l'intense ferveur de George : comme toujours vaincu d'avance et presque avec son consentement (134). Flambant de jalousie, il ne parviendra pas à agir, fera deux faux départs (101-102 ; 140) et une scène qui tournera à son humiliation : « Tu n'iras pas à ce bal. — J'ai promis d'y aller. Et j'irai. — Une femme mariée, une mère de famille... C'est tout à fait déplacé. — De quoi te mêles-tu ? Rien de ce qui me concerne ne te regarde plus maintenant. Je ne suis plus ta femme comme tu n'es plus mon mari. Va-t'en ou j'appelle ! » Le visage poupin d'Antoine prend une expression ahurie. Ni fureur, ni étonnement. Une espèce d'anéantissement plutôt, doux, envahissant, gagne tous ses traits. Je regarde résolument cette image d'homme qui se défait dans la glace » (134)<sup>14</sup>.

Fort différent de George, Antoine ne lui est pas moins lié par ce qu'il y a de plus profond en lui : cette étrange horreur et cette fascination de la mort, ce redoutable mystère ; tellement liés l'un et l'autre que, le crime accompli, Elisabeth sera saisie d'une appréhension douloureuse : « Et si, par une mystérieuse opération, le masque de mon mari allait se retrouver sur celui du vainqueur... » (240).

Tout, autour d'Antoine, et surtout en lui-même, le force à vivre — malgré les apparences — « retiré du monde, en quelque sorte. Tout occupé en

<sup>11</sup> Il y a chez lui du Karamazov et quelque chose de Monsieur Arsène (*Nouvelle Histoire de Mouchette* de Bernanos). De même que la petite Aurélie Carron ne laisse pas de faire songer à Mouchette.

<sup>12</sup> Tentative de suicide, certes, mais qui nous éclaire sur le geste de Nelson tuant Antoine : le crime est le même, du moment qu'Antoine est le miroir du désespoir de George. La seule différence réside en dehors d'eux, en Elisabeth, qui veut la vie de l'un et la mort de l'autre : « Je suis la vie et la mort inextricablement liées » (164).

<sup>13</sup> George et Elisabeth songeront eux aussi à un suicide commun « avant que la vie quotidienne n'altère notre fureur de vivre et de mourir » (163).

<sup>14</sup> Elisabeth ne porte plus les yeux sur son mari : elle le considère « à travers » un miroir, comme bientôt elle sera séparée de George par « cet écran de verre et de gel » (189).

lui-même à chercher en vain cette chose intolérable qui l'avilit à la racine même de sa vie (...) On dirait qu'il se soumet lui-même, sans aucune espèce de défense, au supplice de la lumière » (146-147).

Par ailleurs, on comprend pourquoi Elisabeth et lui — tous deux passionnés de chasse, à l'affût d'une vie à saisir, à maîtriser et à posséder, se sont « reconnus » : tous deux aspiraient à l'innocence, à la vie, au bonheur, à la communion : « Je suis fascinée. Attachée au lit d'un homme fou. Son épouse folle que l'amour ravit encore. Parfois. De grandes flambées. De plus en plus rares. Vivre » (89).

Mais ce pauvre Antoine ne pouvait pas ne pas offenser et humilier sa femme, dont le visage n'est bientôt plus qu'une « mince pelure d'ange sur la haine » (91).

## II. DEUX THEMES

### **Un monde vu au travers de...**

Ne pas avoir, à la minute précise, un petit grain de sucre ; l'imbiber de plus ou de moins de cinq gouttes et c'est l'ordre du monde qui est perturbé « à nouveau » (18). La réalité se dilate ou s'amenuise au gré de la fébrilité d'Elisabeth. Elle voit tout « à travers une loupe à multiples facettes. (La déformation de l'angoisse et de la terreur) » (211). Ce sont, à la fois, l'ardent désir, l'attente envers et contre toute vraisemblance du retour de George et la soif d'une innocence irrécupérable, qui façonnent tout l'être intérieur d'Elisabeth. En sorte que la réalité dans laquelle elle se meut repose entièrement sur un immense rêve, vaste nappe bienfaisante et sournoise qui s'infiltré en elle et la pénètre de toutes parts : « Oui, oui, je suis folle, c'est cela, la folie, se laisser emporter par un rêve, le laisser croître en toute liberté, exubérant, envahissant... » (23)<sup>15</sup>.

C'est donc à travers ce rêve — d'angoisse et d'amour, de souvenirs, d'imaginations, d'hypothèses et de tentatives vaines — que nous sommes initiés à l'histoire d'Elisabeth. Son histoire est reconstituée, non pas de manière linéaire, mais, si j'ose dire, « volumétrique » : à travers, en particulier, les divers personnages qu'elle fut : Elisabeth d'Aulnières, nièce de trois tantes, épouse d'Antoine Tassy, seigneur de Kamouraska, l'amante du docteur George Nelson, mère de plusieurs enfants, épouse en secondes noces de Jérôme Rolland, notaire à Québec, criminelle poursuivie au tribunal, jetée en prison, puis sauvée grâce à de fausses

<sup>15</sup> « Je suis profondément occupée, de jour comme de nuit, à suivre en moi le cheminement d'une grande plante vivace, envahissante, qui me dévore et me déchire à belles dents. Je suis possédée » (117).

dépôts, au détriment de la servante Aurélie Carron. A travers les pensées, les sentiments, les propos des gens, à travers des témoignages dits de bouche à oreille, qui se relaient d'auberge à auberge, jusqu'au Tribunal, et vont s'amplifiant.

Cette initiation à la connaissance des personnages et des événements s'avère donc éminemment subjective : c'est pourquoi la notion de l' « à travers » m'apparaît ici des plus importantes ; elle ne se sépare aucunement d'une autre : celle du grossissement, de l'envahissement<sup>16</sup>. Un son, une image, loin de s'évanouir en échos ou en reflets de plus en plus flous et lointains s'intensifient, au contraire et finissent par emplir tout l'horizon, du monde et du cœur. Ainsi la peur et l'angoisse déforment tout et confèrent à tout des dimensions oniriques de cauchemar : « Tout ce qui va se passer ici sera sans réplique. Exact. Sonnant sous l'ongle. Pur et sans appel. Une sorte de jugement » (54).

De plus, le passé se trouve évoqué en rêve à travers le souvenir des événements futurs. Par exemple, lorsque Elisabeth revoit Aurélie pour la première fois, celle-ci s'adresse en disant « Madame », fait allusion à la prison, injustement endurée (62-63). Antoine nous est présenté à travers Elisabeth — rêvant à la lumière de la mémoire — et Nelson (68, 84-86). Voici comment nous est présenté le manoir de Kamouraska : « Le manoir, quelqu'un demande où se trouve le manoir. Une voix d'homme, avec une pointe d'accent américain<sup>17</sup>. C'est l'hiver. Il gèle à pierre fendre. On lui indique d'un geste lent de paysan le bout du village, un cap solitaire qui s'avance dans le fleuve. A l'auberge Dionne, une fille aux cheveux crépus (qui n'est pas du village) demande le manoir<sup>18</sup> (...). Le manoir. Vous ne risquez pas grand-chose d'y retourner, Madame Rolland. Vous savez bien qu'il n'y a plus rien... » (75)<sup>19</sup>.

Mais le rêve ne nous apparaît pas seulement comme le fruit d'une hantise (cet homme, tué dans l'anse de Kamouraska) ou d'un désir d'amour (revoir George) ; il est encore volonté farouche, désespérée de refaire la vie, de refaire l'innocence. Discrètement, Elisabeth cherche à expliquer — et donc à excuser certaines de ses démarches. On la sent constamment à l'affût de paroles d'estime à son endroit (90, 93). En rêve, elle s'efforce de défaire l'irréparable, sinon de s'innocenter (82,

<sup>16</sup> Parfois même, le rêve fera du monde extérieur le miroir grossissant de la solitude intérieure (50, 95) ; ou inversement : « Envahit tout mon être. Des milliers d'épines dans ma chair. Je suis hantée jusqu'à la racine de mes cheveux, la pointe de mes ongles. Antoine multiplié à l'infini (...) Chaque grain infime conservant le poids entier du crime et de la mort » (92) (cf. 194).

<sup>17</sup> Allusion au futur : les démarches du Dr Nelson pour tuer Antoine.

<sup>18</sup> De même, allusion au voyage d'Aurélie, l'empoisonneuse.

<sup>19</sup> A la page 78, les perspectives se rejoignent : la belle-mère émerge des pierres calcinées et accueille les jeunes mariés.

83). Son rêve étant mémoire, il lui permet de croire, inconsciemment, que c'est sa vie réelle qui était comme jouée d'avance (cf. 103, 110). Elle veut intervenir et tout transfigurer : organisant le songe pour dissiper l'effroi (97), revivre, mais en pleine clarté, les grandes scènes de sa vie, empêcher qu'Antoine et George ne se connaissent : « Jalouse, je veille. Au-delà du temps (...). Je préside joyeusement à l'amitié qui n'aura jamais lieu entre George Nelson et Antoine Tassy » (126)<sup>20</sup>.

Il semble que, tout au fond, l'histoire nous arrive après avoir traversé l'âme d'Anne Hébert elle-même. Ne le laisse-t-elle pas entendre dans le roman ? « Est-ce possible que je revive la passion d'un autre avec cette acuité insoutenable » (199). Ne le dit-elle pas elle-même ? « Les personnages véritables de ce drame n'ont fait que prêter à mon histoire leurs gestes les plus extérieurs, les plus officiels, en quelque sorte. Pour le reste, ils sont devenus mes créatures imaginaires, au cours d'un lent cheminement intérieur » (page de garde).

Une chose enfin semble digne d'intérêt. Elisabeth élude les images du crime : elle l'évoque à travers les témoignages rendus par les hommes du pays : façon pour elle de s'en absenter, de s'en innocenter. Ainsi se rejoignent ces deux aspects importants : le « à travers » et l'absence.

## L'absence

« J'apprends l'absence, jour après jour, nuit après nuit » (247). Elisabeth Rolland endure douloureusement l'absence du docteur Nelson, à tel point que sa « vie est ailleurs. Toute retirée dans un lieu vague. Une espèce de campagne désaffectée où l'effroi fait des ombres chinoises » (109-110)<sup>21</sup>. Ainsi, est-elle comme aspirée, arrachée de son corps, de son milieu, de sa famille, par cet homme là-bas, tout là-bas, perdu à tout jamais<sup>22</sup>.

Mais en fait, si l'on y prend bien garde, on s'aperçoit que tout, dans sa vie, fut un progressif éloignement, un progressif isolement. L'amour a commencé par les faire « rompre avec le monde » (158). Ils excluent ensuite Aurélie qu'ils envoient à Kamouraska. Puis c'est George qui part, — « c'est une affaire entre Antoine et moi » (149 ; cf. 201) — et le crime se passe « ailleurs », là d'où Elisabeth est absente. Puis chacun s'enferme

<sup>20</sup> Et pourtant, douée d'un « cri » étrange et mystérieux, elle convoque inséparablement son mari et le docteur (130-131).

<sup>21</sup> « Un lieu précis. Un temps révolu. Aucun prestige de la mémoire ne pourrait réussir cela. Il s'agit de la possession de ma vie réelle » (162).

<sup>22</sup> « Où es-tu mon amour ? Dans quel pays étranger ? Une si longue absence. J'habite rue du Parloir, à Québec. On va jusqu'à prétendre que je suis M<sup>me</sup> Rolland... » (160).

dans sa propre solitude : « Laisse-moi m'en aller. Devenir Madame Rolland à jamais. M'exclure de ce jeu de mort, entre Antoine et toi. Innocente ! » (233). L'isolement de l'amour se transmue donc en un isolement à l'égard du crime, qui supprime l'innocence.

Mais apprendre à s'absenter ainsi constamment de ses paroles et de ses gestes (196), finit par provoquer l'absence à l'égard de soi-même : « Poussée à la limite extrême du cauchemar. Sans aucun refuge à l'intérieur de soi. Chassée hors de soi. Jetée dehors (...). N'ayant jamais été aussi profondément séparée de soi-même » (231)<sup>23</sup>.

### III. L'ECRITURE DU ROMAN

« L'été passa en entier. Madame Rolland, contre toute habitude, ne quitta pas sa maison de la rue du Parloir. Il fit très beau et très chaud. Mais ni Madame Rolland ni les enfants n'allèrent à la campagne, cet été-là.

Son mari allait mourir et elle éprouvait une grande paix. Cet homme s'en allait tout doucement, sans trop souffrir, avec une discrétion louable. Madame Rolland attendait, soumise et irréprochable. Si son cœur se serrait, par moments, c'est que cet état d'attente lui paraissait devoir prendre des proportions inquiétantes. Cette disponibilité sereine qui l'envahissait jusqu'au bout des ongles ne laissait présager rien de bon. Tout semblait vouloir se passer comme si le sens même de son attente réelle allait lui être bientôt révélé. Au-delà de la mort de l'homme qui était son mari depuis bientôt dix-huit ans (...). Tout plutôt que cette paix mauvaise.

Il aurait fallu quitter Québec. Ne pas rester ici. Seule dans le désert du mois de juillet. Il n'y a plus personne que je connaisse en ville. Si je sors on me regarde comme une bête curieuse (...).

La ville n'est pas sûre en ce moment. Plus moyen d'en douter maintenant. On m'observe. On m'épie. On me suit. On me serre de près. On marche derrière moi. Cette femme, hier, s'attachait à mon ombre (...). Lorsque je me suis retournée, la femme s'est cachée sous une porte cochère. Je l'ai bien vue s'engouffrer là-dedans, vive et agile comme personne au monde, sauf... C'est cela qui me pince le cœur à mourir ; vive et agile comme personne... (suit l'évocation des événements passés).

<sup>23</sup> Et c'est cette passion de rêver qui accuse encore la séparation de l'extérieur et de l'intime : « Cette distance même qui devrait me rassurer est pire que tout. Penser à soi-même à la troisième personne » (70-71).

Rêver, m'échapper, perdre l'idée fixe. Relever mon voile de deuil (...). Rejoindre mon amour, à l'autre bout du monde (...). A Burlington (...). « Par la suite des temps vous laisserez le Canada, n'est-ce pas... » Pauvre cher amour, comme il a souffert ! (...). Amour, amour, comme tu m'as fait mal (...). Et lui, l'homme unique, il a fui, les mains pleines de sang (...).

L'amour meurtrier. L'amour infâme. L'amour funeste. Amour. Amour. Unique vie de ce monde. La folie de l'amour. « Je vous en prie dites-moi l'état de votre santé et celle du pauvre petit enfant. » Sa dernière lettre interceptée par les juges (7-11).

Tout commence avec une grande précision : nous sommes à la fin d'un été ; Madame Rolland n'a pas, comme chaque année, quitté la ville pour la campagne. Et pourtant, tout l'y invitait : la chaleur, le beau temps. Tableau précis, aux éléments nets, bien dessinés, comme dans un miroir.

Puis, subrepticement, une brise passe, faisant trembler la cohérence des traits : « Son mari allait mourir et elle éprouvait une grande paix. » C'est que tout un univers encore caché, mais étrangement actif, sous-tend les apparences et semble vouloir monter au jour. Insensiblement, on perçoit le reflux du « je » : « Il aurait fallu quitter Québec... » Le narrateur disparaît : le monde objectif laisse la place au monde subjectif.

Mais en même temps, l'inquiétude intérieure, née des sentiments scandaleux (paix, disponibilité sereine, attente fort ambiguë) éprouvés face au moribond, colore le monde extérieur : « On m'observe. On m'épie... » Le rythme se fait haletant.

Cette fiévreuse attention au monde objectif permet que, en retour, les événements extérieurs se fraient un chemin dans l'intime de l'être et conduisent au royaume des souvenirs : « Je l'ai bien vue s'engouffrer là-dedans, vive et agile comme personne, sauf... »

Ainsi, se tisse une trame serrée entre le cœur d'Elisabeth et ce qui l'entoure, entre les univers objectif et subjectif : tout le roman semble un gant retourné : le don d'une âme pantelante.

Mais l'écriture est encore plus complexe : des événements objectifs, réels, on passe aux souvenirs, des souvenirs éminemment affectifs, à peine effleurés ici, on passe à la réflexion qui objective le passé : là encore, deux univers qui peu à peu vont s'interpénétrer — comme le feront également rêve et conscience — : Elisabeth envisage le futur : « Rêver, m'échapper... » comme sollicitée par la présence dans la mémoire de certaines paroles de l'homme aimé.

La brise de tout à l'heure se transforme : elle devient la houle du vent de la passion : plus rien ne demeure que la joie de l'amour et la douleur

de l'amour et l'intense présence de l'être aimé, à la fois là même et ailleurs, traître et dévoué : « Et lui, l'homme unique, il a fui, les mains pleines de sang. »

Tout se mêle et se confond : le passé, le présent, le futur ; ce qu'aurait pu être le passé, mais aussi, dans le présent les rêves et la réalité, l'honneur et l'amour ; le temps et l'espace, le monde objectif et le subjectif : tout se trouve merveilleusement mêlé. Comme il serait intéressant, à cet égard, de relire aussitôt après *Kamouraska*, un roman un peu semblable et pourtant diamétralement opposé : *La Princesse de Clèves*, de Madame de la Fayette.

Tout le récit se déroule musicalement : musique de chambre où chaque instrument, chaque personnage prend la parole, l'auteur y compris : il narre, s'adresse comme du dedans aux personnages, ou devient, tel le chœur des tragédies antiques, le porte-parole des sentiments les plus obscurs d'Elisabeth, par exemple, de ce qu'elle désire ou redoute entendre. On est entraîné d'un rêve à l'autre : celui du sommeil à celui de la vie, de la vie vécue ou rêvée. Tout cela avec un lyrisme strictement dépouillé, une expression nue, libre et souveraine. Anne Hébert recherche la notation précise la plus juste et la plus sobre. On pourrait dire que son récit, elle le dessine comme des taches de pollen : à la fois quelque chose d'impondérable et de bien présent, quelque chose d'extrêmement délicat qu'une « larme suffit à lester ».

Comme si cela ne suffisait pas encore, cette atmosphère intensément poétique est encore accusée et rythmée de diverses manières. Par un cheval qui passe, rôde, revient, fait entendre le bruit sonore de son pas qui se dilate à travers l'espace (12, 116, 123, 239, etc.). Par l'attente derrière la fenêtre (12 ; 184, 189) ou, « voyante et complice invisible » dans l'auberge (dès 210). Ce sang qui n'en finit pas de tacher la neige, les habits, le traîneau, les mains et que préparent tout au long du roman le feu, le porto, les vêtements rouges, les briques rouges, la fleur de la tapisserie. Et enfin ce pressentiment — vain — que, à force de rêver l'amour passé, George sera forcé de revenir dans la réalité : ce cri, qui parcourt toute l'œuvre : « Docteur Nelson, sauvez-moi ! »

Avec des moyens analogues à ceux utilisés par les auteurs du roman dit « nouveau » — mais pour nous faire entendre que rien n'est, que rien n'a de sens, que tout notre monde, que l'homme, que la parole ne sont que chaos — Anne Hébert est parvenue à créer, pour notre enchantement, un monde sensible, intérieur, profondément poétique, c'est-à-dire vraiment humain.

*« Recueille-toi et délivre tes larmes  
O ma vie têtue sous la pierre ! »*

Gabriel Ispérian